

# INTRODUCTION

## « EN CE PETIT VAISSEAU »

*Patrick Boucheron*

Quand revient le cœur aimé, comment pourrait-on imaginer qu'il revient inchangé ? Il en est des objets du désir comme des êtres chers : ce n'est que lorsqu'ils s'éloignent que l'on ressent notre attachement et, prenant soudainement conscience de la possibilité d'une perte irrémédiable, on comprend combien on tient à eux. Parfois, c'est trop tard, et la peine se teinte alors de la culpabilité de ne pas avoir suffisamment ouvert les yeux, de ne pas avoir assez aimé.

À ce sentiment d'amointrissement de l'être et d'évidence obstinée de la mort, l'anthropologue Daniel Fabre donna le nom d'émotion patrimoniale. On l'utilise le plus souvent lorsque de grandes choses – des forêts, des musées, des cathédrales – sont la proie des flammes. Mais cette émotion n'est pas proportionnée à la taille de l'objet. On le comprit en 2018 avec le vol du cardiotaphe d'Anne de Bretagne, dont la forme et la fonction – un cœur scellé dans un écrin – commandaient par avance, avec la force d'évidence des métaphores, l'impression qu'on devait éprouver : on arrachait le cœur des Nantais.

Plutôt que d'ironiser sur le fétichisme, ne pourrait-on pas faire de cette épreuve collective une expérience de pensée, en s'adonnant à un petit exercice d'anthropologie symétrique ? L'événement pourrait être l'occasion de réfléchir aux enjeux sociaux et politiques de la restitution des œuvres spoliées, et notamment des exigences de restitution du patrimoine africain. Il y a, dans l'acte de comprendre, c'est-à-dire de prendre avec soi autre chose que soi, un mouvement du cœur et de l'esprit où l'empathie accompagne et stimule le raisonnement intellectuel : saisit-on mieux désormais la nécessité politique de prendre en considération ce que l'on fait à une société quand on lui vole ses objets d'art ? Bénédicte Savoy et Felwine Sarr l'ont démontré avec force : il ne s'agit pas seulement de déplorer la perte d'un passé, mais la privation d'une puissance d'agir qui s'en inspire, et que les objets emportent avec eux. Dès lors, lorsqu'ils sont restitués, c'est transformés, car enrichis de toutes les émotions qu'ils ont suscité. Alors, il convient de leur faire la fête.

« *En ce petit vaisseau/de fin or pur et munde/repose ung plus grand coeur/Que oncque dame eut au munde* » lit-on en lettre d'or sur la coque extérieure de l'écrin funéraire. Nous avons bien compris que, par les merveilles de l'imagination, le contenant est plus grand que le contenu. Et puisque le petit vaisseau revient à bon port, en ce musée Dobrée qui l'accueille et le rend visible, puisque nous savons désormais qu'il revient métamorphosé par la peine qu'il nous fit de s'être éloigné de nous, augmenté de toutes les histoires qu'on peut raconter sur lui, et agrandi aussi à la dimension de ce monde qu'il nous permet peut-être de saisir avec humanité, bien au-delà des petits attachements d'une identité étriquée, il convient, oui, de fêter dignement son retour.

Le livre qu'on va lire est, par son allant, par son allure, la fête de l'esprit qui escorte joyeusement sa restitution. Album davantage que catalogue, il blasonne le cœur d'Anne de Bretagne comme les recueils poétiques du XVI<sup>e</sup> siècle le faisaient pour le corps des femmes, les détaillant amoureuxment, mais aussi parfois cruellement, morceaux après morceaux, puisque blasonner c'est nommer à la découpe. Rien de tel ici : cette balade permet de déployer, à *cœurs ouverts*, le cabinet de nos curiosités. Elle nous permet de mieux entendre les assonances qui battent au cœur du mot même qui le désigne, le pouls de ses significations. La corde et le cordial, la curiosité et le *care*, le courage et l'ouvrage ; c'est toute la gamme délicate de ces vibrations de sens que l'on peut percevoir, si l'on prête un peu l'oreille, dans une seule expression telle que « avoir à cœur de » – et lorsqu'il s'agit de prendre soin des textes que l'on recueille, comme ici Yann Lignereux que je remercie de sa confiance et de sa patience, il faudrait pouvoir le proclamer dans cette langue italienne qui dit bien mieux que notre vilainement autoritaire « sous la direction de » ce que c'est que composer un tel ouvrage : *a cura di*.

Le cœur donc, dans tous ses états, du plus prosaïque au plus poétique. On sait bien que le muscle cardiaque n'a pas la forme bivalve que lui prête notre imagination – et que les jeunes font si bien avec les doigts pour dire leur affection. Mais les cardiographes sont cordiformes, et ce sont donc bien les dimensions matérielles et symboliques du cœur que l'on a ici accordées. Il arrive que le boîtier de plomb de certains écrins funéraires soit vide ? Peu importe : ce sont des réceptacles à histoires. Et celles qu'on nous raconte ici nous rappellent que notre cœur nous précède. Il est, comme l'écrivait le médecin Gentile da Foligno mort de la peste en 1348, « le premier à vivre et le dernier à mourir ».

C'est que le cœur, écrivait Jacques Le Goff, est « le grand promu de la fin du Moyen Âge ». Il l'est assurément dans sa fonction d'organe, anatomiquement décrit par la médecine. Celle-ci, dans sa tradition galiénique, reconnaissait trois organes principaux dans le corps humain : le cerveau, le cœur et le foie. Par la suite, la valorisation de la circulation du « sang vital »



réhausse symboliquement le cœur au-dessus des autres organes. C'est le chirurgien Henri de Mondeville qui, dans son *Anatomie*, laissée inachevée à sa mort en 1322, le décrit « comme un roi au milieu de son royaume ». La métaphore médicale devient donc disponible pour armer une conception organiciste du corps politique. Ainsi, dans le *Rex pacificus*, libelle anonyme écrit pour Philippe le Bel en 1302, lit-on déjà du roi qu'il est au cœur de la communauté : « de ce cœur procèdent, comme le font les veines à partir de cette source, les lois, les statuts, les coutumes légitimes par lesquels, comme par les veines, la vie temporelle est distribuée à travers chacune des parties du corps. »

Dès lors, la métaphore peut se charger de ses autres connotations. Car dans l'imaginaire médiéval, le cœur est le siège de la volonté et voilà pourquoi il est synonyme, comme plus tard dans la langue classique (« Rodrigue, as-tu du cœur ? ») de courage. Il est aussi le siège de la mémoire – c'est pourquoi l'on apprend par cœur, et c'est pourquoi aussi certains livres prennent la forme non de l'organe, mais de son symbole. Et c'est aussi, chez les troubadours notamment, qu'il soit mangé, transpercé ou donné à son amoureuse – ne dit-on pas « avoir le cœur sur la main » ? – le siège de l'amour. Lorsque le roi s'assimile au cœur du royaume, c'est donc chargé de cette triple connotation. Il est son cœur battant, son cœur savant, et son cœur aimant, tandis qu'à partir de 1380 et de la mort de Charles V, mais reprenant une tradition plus ancienne qui s'était notamment développée en Angleterre, l'inhumation séparée du cœur des rois, placé dans une urne somptueuse et faisant l'objet d'un rituel spécifique, constitue une dimension importante de la religion royale.

Voici donc l'histoire symbolique à la retombée de laquelle se trouve l'écrin funéraire du cœur d'Anne de Bretagne. En quoi nous concerne-t-elle aujourd'hui ? Même si nous pouvons légitimement éprouver une forme d'éccœurement face au sentimentalisme, surtout lorsqu'il est utilisé à des fins politiques, même si nous savons que la mièvrerie fait parfois bon ménage avec le mensonge, il serait bien inconséquent de se désintéresser de ce ressort puissant du politique qu'est l'amour. En connaître les mécanismes, les ruses et les rouages est une manière de travailler à n'en être pas la dupe, et même peut-être à en détourner quelques effets. Il n'est pas interdit de ruser un peu avec les politiques de l'amour. Car comme l'écrit plaisamment Alain Damasio, « Hackers vaillants rien d'impossible ».

